

Acad. Roy. Scienc. d'Outre-Mer  
Biographie Belge d'Outre-Mer,  
T. IX, 2015, col. 411-421

**WALLEENDA** (*Victor Arnold*), dit Frère Marc-Stanislas, Frère des Ecoles Chrétiennes, Missionnaire au Congo et au Rwanda, Créateur de l'Académie des Beaux-Arts de Léopoldville et de l'École d'Art de Nyundo (Rwanda) (Liège, 05.12.1913 – Ciney, 04.05.1982). Fils de Joseph Jules et de Pondant, Julienne.

Le souvenir du frère Marc-Stanislas mérite d'être honoré comme celui du principal fondateur de l'enseignement de l'art au Congo.

Une des particularités de l'histoire de l'enseignement en Belgique est le succès d'établissements supérieurs dans le cadre de l'enseignement libre. Dirigés par la Congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes, les instituts supérieurs Saint-Luc — qui est leur nom commun — ont en effet multiplié depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les instituts d'enseignement artistique: Gand, Bruxelles, Schaerbeek, Mons, Namur, Liège. C'est ce dernier qui est à l'origine de l'enseignement officiel de l'art au Congo.

A vrai dire, l'idée d'ouvrir une succursale des écoles Saint-Luc au Congo était en veilleuse depuis 1933. Le frère Denis, ancien directeur de l'école Saint-Luc de Gand, devenu plus tard supérieur général de la congrégation, avait exprimé son espoir d'enrichir, par une grande diversité d'enseignements, l'œuvre que ses confrères avaient créée au Congo depuis un appel de Léopold II en l'année 1908. Ce n'est qu'en 1939 que le projet entra dans la voie des réalisations.

Victor Wallenda est natif de Liège. Il appartenait à une famille de gens du spectacle. Son grand-père possédait le Cirque des Variétés de la ville.

Dans sa famille, on disait de Victor qu'il dessinait avant de marcher. Dès la fin de ses études élémentaires, il s'orienta vers la carrière d'artiste et devint étudiant de l'école Saint-Luc de sa ville natale. Etudiant enthousiaste, talentueux et appliqué, il s'essaya à la fois à la peinture et à la sculpture. Il fut fort apprécié dans son milieu étudiant pour son élégance, son esprit et ses talents d'homme de la scène.

A la grande surprise de son entourage, Victor opta pour la vie consacrée, celle de ses professeurs religieux. Le frère Denis, alors assistant du supérieur général, lui révéla ses intentions. Appelé désormais frère Marc-Stanislas, le jeune religieux fut enthousiasmé à l'idée de devenir missionnaire et d'aller ouvrir une école Saint-Luc au Congo.

Son noviciat terminé, en avril 1937, il acheva ses études à l'école Saint-Luc de Tournai, dans la section de peinture. Mais dès l'année académique suivante, il se retrouva dans son école de Liège, pour parfaire sa formation.

En août 1939, les événements se précipitent. Le frère Marc est au service militaire. Démobilisé le 9 octobre, il n'a que deux jours pour se préparer car le «Thysville» lève l'ancre le surlendemain pour le Congo. Le départ pour la colonie date donc du 11 octobre 1939.

L'époque était angoissante à cause de la guerre qui venait d'éclater en Europe. Pendant dix jours, la navigation fut hasardeuse. Le commandant apparut enfin sur le pont pour avertir que la zone dangereuse était franchie et que le navire avait évité dix-sept mines. Le reste du voyage se passa sans incident.

Le nouveau missionnaire fut orienté vers la Mission de Tumba dans le Bas-Congo. En attendant la création de l'école d'art, il rendit divers services.

Lorsque la guerre éclata au mois de mai 1940, les difficultés allaient se multiplier pour les expatriés désormais isolés de leurs bases européennes. Le manque de relève signifiait avant tout la pénurie de personnel. «Coupés de la métropole, écrit le frère Marc, nous ne pouvions compter sur des secours et des renforts; tous les problèmes devaient être résolus sur place avec les moyens du bord. Les écoles en plein développement, les constructions en cours, ne pouvaient être arrêtées; chacun dut tripler ses prestations pour assurer le bon fonctionnement de nos œuvres».

Une longue période d'abnégation commença. Les multiples talents du frère furent largement mis à contribution. Il donna des cours, devint bûcheron, conducteur de travaux, chauffeur de camion, cuisinier et même charcutier.

Malgré ses charges accrues, le frère Marc se préoccupait d'entreprendre la construction d'un bâtiment, fût-il modeste, pour y commencer l'école d'art. Deux fois, sur le site de Tumba, on réalisa des fondations; deux fois, elles furent destinées à des fins estimées plus urgentes.

Frère Marc visita sans tarder Léopoldville, la capitale. Une découverte importante fut la visite au Musée d'art indigène. Les premières impressions qu'il a transcrites sont importantes pour comprendre sa future pédagogie artistique. Il admira certaines pièces d'art nègre, remarquables par leur ingéniosité et dont le style pouvait devenir une source de recherche. Mais une sculpture post-traditionnelle, représentant un chasseur de crocodiles, attira davantage son attention tant par sa finesse d'exécution que par certains détails anatomiques détaillés. En réalité, le frère Marc ne fut jamais un inconditionnel de l'art nègre proprement dit.

Finalement, une lueur d'espoir apparut. En janvier 1941, le frère directeur de la Maison de Gombe-Matadi, venu à Tumba, proposa au frère provincial de mettre en chantier, chez lui, la future école Saint-Luc. Frère Marc fut donc muté à Gombe. Il allait y rester dix ans.

Gombe-Matadi est situé sur le vaste plateau du Bangu, à 50 km de Thysville (actuelle Mbanza-Ngungu), en plein centre de la région où Simon Kimbangu avait mené sa révolte nationaliste. Les frères y avaient été appelés pour aider à l'action pacificatrice du gouvernement. Ils devaient implanter des écoles dans les villages et ainsi favoriser le contact avec des populations jusque-là hostiles à la pénétration des Blancs. Les écoles, dirigées par des moniteurs et inspectées par un religieux, comportaient les quatre premières années du primaire; les deux dernières années s'effectuaient au

sein d'une grande école centrale tenue par les frères eux-mêmes à Gombe-Matadi. Elles pouvaient déboucher sur un enseignement professionnel.

À l'arrivée du frère Marc, seule l'école centrale fonctionnait vraiment, d'ailleurs largement insuffisante pour répondre à l'afflux des élèves. Les constructions de l'école professionnelle étaient presque achevées, mais on manquait de professeurs spécialisés.

L'arrivée d'un frère aux capacités exceptionnelles et au dynamisme magnifique fut très appréciée; on lui imposa d'emblée des cours professionnels et on lui confia la menuiserie. Les temps étaient difficiles. Dix établis étaient prévus pour dix élèves. On lui en imposa vingt-sept, la veille de la rentrée, en fin de journée!

«On faisait flèche de tout bois, écrit frère Marc. C'est ainsi que je fus chargé du cours de menuiserie. Je me revois encore à quelques jours de la rentrée scolaire de février, devant des établis pimpant neufs, les ciseaux, les maillets, les scies et d'autres outils qu'un précieux ouvrage m'apprit à connaître. Les cours commencèrent et avec un aplomb sans pareil, j'enseignai aux élèves à tracer, à scier... Des mortaises éclataient sous le bédane plus souvent que prévu dans les livres, mais à force de casser du bois, mes élèves et moi faisons de louables progrès; mes élèves me prenaient pour un as; la confiance régnait et des petits meubles, non dépourvus de style, sortaient de nos mains».

En plus de la classe de menuiserie, le frère artiste fut chargé du soin de la cuisine et de la direction d'une équipe de cent quinze travailleurs, maçons, charpentiers et briquetiers. De jour comme de nuit, il lui fallait être sur la brèche, surveiller le four à briques, mettre au point une sauce ou rétablir dans les ateliers l'ordre compromis par ses fréquentes absences.

Un jour de 1941, le frère provincial, de passage à Gombe-Matadi, lui demanda quand il comptait mettre sur pied l'école Saint-Luc. Il lui tendit cinq cents francs et dit: «Commencez, il ne faut plus attendre; ces 500 francs, c'est tout ce que je puis vous donner».

«Et me voilà embarqué dans une nouvelle galère, écrit frère Marc. J'engageai des ouvriers pour faire des briques et pour creuser les fondations. Et pour payer les ouvriers, je me mis à peindre et à vendre mes toiles aux touristes qui visitaient la région, qui est magnifique. Suivant l'importance du chantier, les prix des toiles montaient...».

L'entreprise ne progressait, hélas, que d'une manière désespérante. Après quatorze mois de travail, la charpente fut enfin placée, mais on n'avait pas d'argent pour acheter des tôles de couverture. On utilisa donc de la paille. Il restait à enduire les murs d'un crépi de ciment et à peindre... Mais la caisse était vide.

C'est alors qu'un ami, un peintre portugais très réputé, du nom de Marquès, lui vint en aide. Résidant à Léopoldville depuis de nombreuses années, celui-ci parcourait fréquemment le pays, rapportant de ses tournées de nombreux tableaux. Comme il appréciait les œuvres du frère Marc, il lui proposa une exposition commune dans la capitale.

Le frère accepta, plein d'appréhension. Trois mois après la proposition, les deux peintres se retrouvèrent dans la grande salle du collège Albert I<sup>er</sup> à Léopoldville, un dimanche, à 10 h 30 du matin, pour le vernissage. Les visiteurs se présentèrent nombreux. Les deux artistes eurent l'honneur de recevoir le gouverneur général, le procureur général, plusieurs membres du corps consulaire et d'autres personnalités. Marquès présentait lui-même tous les tableaux, au nombre de plus de soixante. Le jour même de l'ouverture, à 4 h 30 de l'après-midi, tout était vendu.

Frère Marc rentra à Gombe-Matadi «le portefeuille lourd et le cœur léger». Le bâtiment fut achevé et, avec lui, le chapitre le plus pénible de la petite histoire de l'école d'art. Elle fut inaugurée, dans l'émotion et la plus grande simplicité, le 15 août 1943.

Un mois plus tard, le premier élève était inscrit, Jacob Wineguane, bientôt suivi d'un deuxième, André Lufwa. Cette première promotion fut heureuse car, merveilleusement doués et d'un excellent caractère, les deux premiers disciples devaient jouer un rôle marquant dans l'évolution de l'école.

Durant ces années de guerre, il n'était pas possible d'équiper convenablement l'atelier; longtemps on se contenta de ciseaux de menuisier pour sculpter. Petit à petit, une atmosphère d'art se créa; les murs se couvraient de modelages et de dessins.

Au cours de ces modestes débuts, le professeur n'envisagea d'abord que de former les jeunes gens à la sculpture, sans trop savoir quelle orientation précise il allait leur donner. C'est à la pratique quotidienne, à l'expérience des essais, des erreurs et des réussites que fut élaborée progressivement la conception d'une école d'art africaine.

La copie des statues traditionnelle fut récusée. Si les historiens de l'art commençaient à les classer parmi les œuvres remarquables de l'art universel, frère Marc gardait le sentiment qu'elles ne remplissaient pas les conditions voulues pour être une œuvre d'art au sens complet et moderne du mot.

Après deux années d'activité dans un relatif dénuement, le frère Marc pensa à réitérer une exposition-vente de ses œuvres à Léopoldville. Son talent était tellement évident que, de nouveau, il vendit la totalité de ses peintures. Le bâtiment de Saint-Luc put être achevé et un minimum d'outillage acquis.

En 1946, il exposa de nouveau à Léopoldville, car l'école avait besoin d'être agrandie. Cette même année, à titre de récompense pour services rendus à l'enseignement, il se vit octroyer le voyage d'études qu'il avait rêvé de faire avant de débiter son activité artistique africaine. Il visita surtout le Kasai et le Katanga. A Mushenge, dans la capitale des Bakuba, il découvrit l'école d'artisanat d'art, œuvre des pères jésuites, qui cherchaient à réaliser un prolongement de l'art kuba, considéré comme l'un des plus parfaits de l'Afrique. La conviction du frère Marc qu'il fallait tenir compte des traditions et promouvoir la sauvegarde du patrimoine artistique ancien fut renforcée. Il fut un interlocuteur fort écouté et fort précieux puisqu'il entreprit des démarches auprès de l'administration pour que l'école de Mushenge fût dotée d'un magnifique bâtiment adéquat.

A Gombe-Matadi, le 1<sup>er</sup> août 1944, il reçut la visite du gouverneur Ryckmans, juste avant la rentrée du 4 août. Les autorités s'intéressaient à l'évolution de l'œuvre. L'école jouissait déjà d'une grande réputation. Un rapport de 1946 le confirme: «Pendant trois ans d'obscur labeur, sans publicité, sans soutien extérieur, l'école Saint-Luc de Gombe-Matadi travaille. Malgré elle, les visiteurs se disent le mot et viennent de plus en plus nombreux satisfaire leur curiosité, étonnés devant les résultats remarquables obtenus après si peu de temps».

A l'époque où les polémiques de l'art moderne n'avaient pas encore jeté la suspicion sur le principe même des académies en général, le frère Marc allait se forger une vision personnelle de l'enseignement de l'art en Afrique et se démarquer de plusieurs expériences déjà existantes au Congo.

Il importe de répéter que sa formation académique et ses convictions personnelles l'ont toujours gêné dans son appréciation de l'art nègre traditionnel. C'est cette conviction intime qui le conduisit à contester les efforts pour imiter l'art traditionnel. Il écrit: «A Buta dans l'est de la Colonie, à Bolobo près de l'Equateur, à Katakombé au Kasai, des centres d'art ont été créés. Ils ont connu le succès d'un jour. Après avoir épuisé leurs moyens, ces centres ne fabriquent plus que des objets en série, des magots d'ébène ou des breloques d'ivoire dénués d'originalité que des marchands de pacotille achètent par caisses pour vendre aux touristes».

Une autre constante fut un refus résolu de l'influence de l'art contemporain. Les années de formation à Liège avaient été marquées par un académisme particulier, hérité des fondateurs de Saint-Luc: ces écoles n'avaient pas été créées au XIX<sup>e</sup> siècle pour la défense de valeurs pleinement occidentales, ce qui signifiait pour

elles le retour aux styles du Moyen Age. Frère Marc avait été formé dans des milieux artistiques où la peinture devait se ressourcer dans les manuscrits médiévaux et les fresques italiennes du Quattrocento. C'était l'époque cependant où une nécessaire crise de croissance préparait une attitude pleinement ouverte de ces écoles à l'art moderne.

De toute manière, pour frère Marc, un enseignement artistique de type occidental en Afrique aurait signifié le rejet de la culture africaine. Ce qui est valable dans le domaine des sciences ne l'est pas dans le domaine artistique. Si les publications du musée de Tervuren étaient les bienvenues, toute édition d'œuvres modernes fut rigoureusement proscrite dans l'école. Pendant longtemps, à Saint-Luc, on en fut persuadé: un artiste congolais ne devait rien apprendre des temps post-impressionnistes.

Cette radicalisation s'atténua avec l'expérience. Dans une conférence en 1955, frère Marc s'interrogeait encore: «Sommes-nous dans la bonne voie? Nous l'ignorons, mais ce que nous n'ignorons pas, c'est la terrible discipline que nous imposons pour arriver à poursuivre le travail de l'adaptation, pour dégager ces populations de leur gangue en respectant leur génie propre. [...] Ce qui nous appartient encore, c'est l'enseignement des techniques qui n'ont rien de commun avec la pensée, elles lui offrent seulement les moyens pour se libérer».

Une certaine peinture populaire ne l'intéressait pas: «de nombreux peintres amateurs indigènes s'adonnent à une abominable peinture de chevalet qu'ils vendent de porte en porte, aux terrasses des cafés ou sur les places publiques». Le frère Marc ignorera toujours l'avenir étonnant de cette part naïve de l'art populaire.

Il apparaissait de plus en plus qu'une école d'art en pleine expansion serait mieux à sa place dans la capitale que dans un village éloigné du plateau du Bangu. Saint-Luc devait être transférée à Léopoldville, notamment pour permettre d'accueillir des élèves de toutes les régions. Elle devait devenir un institut officiel.

En 1949, le ministre Wigny suggéra de mettre à la disposition du frère Marc un vaste terrain de dix hectares, à proximité du complexe des écoles professionnelles et techniques des frères des Ecoles chrétiennes. Le déménagement se fit par camions.

Un vaste bâtiment existait, mais il n'avait ni portes, ni fenêtres, ni électricité. Frère Marc redevint constructeur. Il programma la création d'un grand bâtiment d'exposition et surtout d'un internat composé de multiples pavillons mais dont la construction sera longuement retardée à cause essentiellement des lourdeurs administratives.

Une petite communauté de religieux s'installa provisoirement dans un bâtiment préfabriqué. Frère Marc s'associa à deux confrères artistes, les frères Jean Piron et Robert Offenbergh. Le corps professoral s'étendit bientôt à des professeurs non religieux, Couteaux, professeur de sculpture, Jaminon et Smolders, professeurs de peinture. L'étudiant Lufwa de la première promotion de Gombe fut nommé assistant en sculpture.

C'est en 1951 que l'école d'art fut agréée dans les cadres officiels sous le nom d'«Ecole officielle des Beaux-Arts Saint-Luc». On ne parlera bientôt plus que de l'«Académie».

L'extension de l'enseignement de l'art fut progressivement complétée. Diverses sections allaient naître et prospérer. A la section de sculpture, venue de Gombe-Matadi, s'ajoutèrent, en 1950, l'enseignement de la peinture; en 1953, celui de la céramique et de la publicité; en 1958, celui du dessin d'architecture, prélude à un véritable institut d'architecture.

Nombreuses furent les visites d'autorités coloniales ou étrangères. Il y eut des propositions qui prouvaient la renommée de l'Académie. Le gouverneur général de l'Angola invita le frère Marc à ouvrir une école similaire dans la colonie portugaise. Le gouverneur général de l'Ouganda qualifia Saint-Luc d'être unique en Afrique centrale et souhaita qu'il y eût des échanges de professeurs.

L'année 1953 fut marquée par l'occupation de l'internat, et surtout par des expositions de travaux d'élèves, l'une à Brazzaville et l'autre à Bulawayo en Rhodésie.

C'est à l'occasion de l'exposition rhodésienne que frère Marc put prendre contact avec le peintre Romain-Desfossés, qui avait créé à Elisabethville un atelier devenu célèbre. Le peintre français connaissait les frères, car il avait été leur élève dans sa Bretagne natale. Il demanda même à faire partie de l'ASSANEF, l'Association des Anciens Elèves des Frères au Congo. Mais les conceptions de ces deux créateurs d'enseignement de l'art étaient fort différentes. En définitive, le frère Marc s'est montré sceptique à l'égard de l'atelier du peintre breton qui n'acceptait que six ou sept élèves. Il a écrit: «Si ces peintres ne peuvent être ressaisis, ils seront condamnés jusqu'à la fin de leur vie à peindre de la même manière».

De même pour l'école de Lots à Brazzaville: «Elle a été prise dans le même engrenage [que Romain-Desfossés] et l'on a déjà assisté à la ruine de son atelier. Formule à succès, mode passagère, ses disciples dispersés se trouvent actuellement à tous les carrefours avec ces mêmes feuilles de papier noir sur lesquelles sont peints ces mêmes petits personnages dansants, agréablement colorés, mais toujours répétés».

Il y eut parfois des orages. Parmi ceux qui ont irrité le plus frère Marc, il faut citer deux grands artistes belges, Serge Creuz et surtout Oscar Jespers. «Se prétendant plus nègre que les nègres», ce dernier s'était permis de critiquer tout ce qui existait au Congo, notamment l'école du frère Marc et l'atelier de Romain-Desfossés. Il y eut des réactions amusantes: «Quand un Blanc nous dit "macaque", il est puni par la loi, mais quand un peintre nous dessine avec des têtes de bête, on ne lui dit rien...». «Soit dit à sa décharge, écrit frère Marc quelques jours après, Jespers a daigné venir visiter l'école et a dû s'incliner devant certaines réalisations».

Les critiques ne furent pas tout à fait inutiles. A l'Académie, les méthodes furent remaniées. «L'imagination créatrice de l'élève, au lieu de se fixer sur des formes trop réalistes de la nature, a été orientée vers les formes traditionnelles. Une plus grande place a été accordée à l'instinct, un bien moindre aux méthodes conventionnelles qui ont annihilé l'originalité et la spontanéité. Les premiers effets sont surprenants». Pourquoi le noir ne sculpte-t-il plus comme dans le temps? C'est que l'art est chose vivante et que la rupture radicale avec les traditions artistiques ne doit pas nous surprendre. «Pour en revenir à nos méthodes, prétend le directeur, aucune formule n'y préside, leur plasticité et leur variation ne proviennent que du souci d'adaptation au cours des découvertes effectuées pendant le travail».

Frère Marc était persuadé que «dans quelques années nous nous trouverons devant d'authentiques artistes congolais, peignant dans un style qui leur est propre et capables de rivaliser avec leurs confrères blancs».

En 1955, préoccupé par l'œuvre post-scolaire, l'Académie créa un atelier pour les anciens et la possibilité de vendre leurs œuvres dans la grande salle d'exposition ouverte le dimanche, avec un succès jamais démenti.

Les expositions furent nombreuses: Afrique du Sud, Rome, Paris, Florence, Gênes. Pour l'Exposition internationale de Bruxelles en 1958, on fit appel au frère Marc pour mettre en relief l'art du Congo. Trois anciens, Charles Kalema, Clément Mutombo et Ferdinand Mbomba, s'appliquèrent au décor du palais du Congo à l'exposition.

Ce qui frappe le visiteur assidu de l'école, c'est le style humain qu'a créé chez les élèves un système d'éducation à la fois souple et sévère. Pour obtenir du jeune Congolais, dont la vertu dominante n'est pas souvent la persévérance, il est assujéti durant sept ans après l'école primaire ou durant quatre ans après l'école moyenne. Ce n'est qu'au bout de ce long temps que les productions de jeunes artistes pourront affronter le public. Dans le même esprit, il est interdit, sous peine d'exclusion, de vendre une pièce en dehors de l'école.

Cependant, la direction a le droit de retenir pour les archives tout travail qu'elle estime pouvoir enrichir le patrimoine à la disposition des élèves.

«La voie suivie discrètement, en dehors de toute publicité tapageuse, par l'école Saint-Luc est la bonne, pense frère Marc. Le respect de l'inspiration de l'indigène, quand il est poussé jusqu'au refus de perfectionner ses méthodes, conduira dans neuf cas sur dix à une stagnation, à l'infinie répétition des mêmes formes; mais une formation technique poussée et sans failles, donnée dans un respect absolu de l'inspiration individuelle, supprime plus de barrières qu'elle n'en crée et permettra, au contraire, à l'âme bantoue de s'épanouir avec plus de liberté, en dominant mieux la matière».

Malheureusement, les problèmes de santé vont se multiplier pour le fondateur de l'école. Plusieurs périodes de repos ne semblent pas suffire. Les supérieurs lui proposent de se rendre au Rwanda avant de revenir à Léopoldville. Le 20 août 1959, frère Marc s'en va prendre la direction de l'école professionnelle de Nyundo. Il y trouve trois autres confrères. Des travaux d'enseignement et la restauration des bâtiments de classes inaugurent son séjour dans un site enchanteur au pied des volcans. Le Nyiragongo voisin illumine toutes les nuits de son cratère en fusion et les tremblements de terre ne sont qu'un incident dont on fait à peine mention.

Pour frère Marc, c'est l'occasion d'une deuxième carrière. A cinquante ans, sur une modeste école artisanale, il va greffer progressivement une école d'art, la seule existante au Rwanda.

Les premières expériences de Gombe-Matadi se renouvellent. A l'atelier de menuiserie, il lui vint l'idée d'assembler deux pièces de bois et de les compléter par une troisième et d'appeler cet assemblage «tabouret». La figure épanouie des élèves fut une précieuse éducation. Au lieu de poursuivre de monotones exercices sur une simple planche qui n'aurait eu d'autre fin que de permettre d'acquérir la maîtrise, il fut décidé dès lors de rechercher des formes d'objets utilitaires simples, de les faire exécuter par l'élève lui-même et de les lui faire sculpter ensuite. Le premier essai fut concluant et, du coup, le programme s'ébaucha.

Une section de céramique vit le jour, après quelques hésitations. Le processus vécu à Léopoldville se renouvela à Nyundo. En Afrique centrale, la poterie était un travail de femmes. Rapidement convaincus des possibilités illimitées qu'offre la terre cuite, les jeunes Rwandais firent naître des formes et des décors et rejetèrent l'idée préconçue d'un travail humiliant réservé aux femmes.

Sa santé s'étant quelque peu améliorée, frère Marc revint prendre la direction de l'école de Léopoldville. Lors d'un solennel hommage à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son séjour au Congo en 1964,

en présence du ministre Colin, ministre de l'Éducation nationale, il fut fêté par ses anciens élèves et reçut les hautes distinctions honorifiques que lui décerna l'État.

L'embellie ne dura guère. Deux semaines de repos à Muanda n'y firent pas grand-chose. Le frère Marc était de plus en plus épuisé. En décembre, trois individus le sommèrent de disparaître... Une grave dépression s'ensuivit, qui nécessita son retour en Belgique.

C'était la fin d'un dévouement long de trente-sept ans en Afrique. Le malade s'établit dans la maison de repos de Ciney et y mourut en mai 1982.

Dans son éloge funèbre, le frère provincial évoqua l'étonnante carrière qui venait de s'achever: «Le Fr. Marc, celui que nous avons connu ces dernières années, avait fait le silence sur toutes les rumeurs de gloire. Après les services de l'économat qui meublaient sa journée, il rentrait dans sa chambre et revivait son passé. Les albums qu'il a laissés, retracent toutes les étapes de sa vie, une vie digne des *fioretti*».

30 mars 2002.

J.-A. Cornet (†).

*Sources*: cahiers manuscrits. — Articles divers dans *Vivante Afrique*, *La Libre Belgique*, *La Revue Coloniale Belge*, *La Voix du Congo*, *Band Brousse*, *L'Avenir Colonial*. — Académie des Beaux-Arts de Léopoldville (brochure de propagande). — *Semeurs sous le soleil d'Afrique* (1946).

*Affinités*: Joseph-Aurélien Cornet est un ancien confrère du frère Marc. Docteur en archéologie et histoire de l'art, il fut professeur, puis directeur de l'école Saint-Luc de Liège. Il rejoignit l'Académie des Beaux-Arts de Léopoldville en 1964.